

BEY, MAÏSSA (2008)

Pierre Sang Papier ou Cendre

Éditions de l'Aube
La Tour d'Aigues
206 pp.

CRISTINA BOIDARD BOISSON

Après le roman *Bleu Blanc Vert* (2006) dont l'action se situe entre la déclaration d'Indépendance en 1962 et les années fatidiques qui connaissent la victoire du FIS aux élections municipales puis législatives en 1992, dans *Pierre Sang Papier ou Cendre*, Maïssa Bey élargit le champ temporel de façon à brosser une fresque plus complexe: la réalité vécue en Algérie à partir de la conquête d'Alger en 1830 jusqu'aux premières années de l'indépendance. Le titre est évocateur en soi: elle utilise le fragment du poème d'Éluard "Liberté" écrit en 1942, moment où la France était sous l'occupation allemande pour se centrer sur "l'occupation" française de l'Algérie:

Sur les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom...

Si le titre est surprenant, la structure et les personnages le sont aussi. En effet, les 25 chapitres de cet ouvrage proposent au lecteur une alternance de chapitres descriptifs (chapitre 1: arrivée de la flotte française, 11: description d'Alger l'imprenable, détails des assauts, souffrances de la population etc.) et de

chapitres situés en France ou non où apparaît le personnage de Madame Lafrance. Dès la première ligne apparaît le personnage d'un enfant qui observe du haut d'un promontoire un spectacle surprenant: "Étranges silhouettes que ces bateaux immobiles aux flancs doucement battus par les flots!" (9). Ce n'est pas un mirage, "une sourde menace semble peser sur les lieux" (11), et tout le contexte de la prise d'Alger en 1830 devient clair. Dans le chapitre III, apparaît Madame Lafrance. Cette personnalisation du pays colonisateur remet en question les normes du roman de fiction et cela d'autant plus que l'enfant, sans nom, est présent tout au long du roman, c'est à dire tout le temps de la colonisation. Le regard de cet enfant atemporel et mythique qui voit, subit, analyse l'histoire vécue par le pays pendant 132 ans, constitue le fil conducteur de l'œuvre. Les acteurs principaux n'appartiennent donc pas au commun des mortels, ils nous font pénétrer dans l'Histoire avec un H majuscule. Cette Histoire avance, et le regard de l'enfant permet de voir en détail les résultats de la politique de Madame Lafrance en Algérie. Par le biais de ce regard innocent, Maïssa Bey met le lecteur face aux exactions et cruautés de toutes sortes et nous fait parvenir ses réflexions sur la situation vécue par les habitants de son pays pendant 132 ans.

Pour l'auteur, ce regard d'enfant est fondamental comme outil de critique et d'ironie puisqu'il possède l'innocence d'un regard neuf, réaliste et sans idées préconçues. Le lecteur trouvera donc dans cette oeuvre un procès de tous les aspects négatifs liés à la colonisation, que nous pouvons énumérer rapidement.

En premier lieu, l'auteur critique la théorie coloniale selon laquelle on "porte" la civilisation: "L'Afrique est enfin rendue à l'homme" (80), car "l'inaltérable lumière de la civilisation" (33) brille et les envahis devraient dire merci.... Puis, elle décrit la violence que ce soit celle des enfumades (chap. v) ou de la lutte contre la population et Abdelkader (32) ou encore la violence contre le FLN (chap. XIX), ou contre les habitants pour affaiblir

le FLN; elle dénonce la privation de liberté qui se traduit par les enrôlements de force (75), les viols et rapt de jeunes filles (76-77). Enfin, elle dénonce les stratégies spécifiques de la colonisation à l'encontre de la population algérienne, telles que les diverses techniques de destruction: la déconstruction de la personnalité visible dans les commentaires tels que les arabes sont des "buveurs de soleil" (63), ou que les arabes n'ont pas d'âme (65); l'annulation des tribus (30), l'obligation faite aux paysans de détruire eux-mêmes leur moyens de subsistance (arbres, bétail), la dépossession des terres, les exactions diverses (73), la dépossession de la langue et de l'histoire propres, les élèves devant apprendre à dire: "J'aime mon pays, la France" (54). En définitive, l'annulation de la culture de la population: les mosquées ont été transformées en églises, une route passe sur l'ancien cimetière (74-75), les noms de rue ont été changés et choisis pour refaire une culture aux colonisés (47). Elle dénonce aussi la dénaturalisation de la terre algérienne car Madame Lafrance l'a remodelée à son image. Sans oublier l'outrecuidance des colons qui critiquent les techniques agricoles des arabes (60), qui par ailleurs sont devenus "leurs" arabes (61) et dont la terre les comble de richesses (65).

La mordacité de l'ironie se fait visible dans la déclaration des buts de la colonisation qui est faite sans ambages avec des citations d'hommes politiques à l'appui: "Je crois que le droit de la guerre nous autorise à ravager le pays" (29). En ce qui concerne la population autochtone peu apte à comprendre non seulement le français mais aussi les structures du pouvoir de la métropole autrement qu'en interprétant des bribes de message, l'idéal de la colonisation est que les indigènes disparaissent (66). D'ailleurs Madame Lafrance qui foule aux pieds les grands principes républicains, n'écoute personne: ni le député qui s'exclamait: "Qu'est-ce que cette civilisation qu'on veut imposer à coups de canons?" (68) ni Alexis de Tocqueville qui finit par reconnaître que "Nous avons rendu la société arabe beaucoup

plus misérable, plus désordonnée, plus ignorante et plus barbare qu'elle n'était avant de nous connaître" (69).

L'ironie s'appuie aussi sur la citation de certains euphémismes de l'époque comme "zone sécurisée", "camps d'internement" (164) ou "camps de resserrement" où l'on regroupe les paysans expulsés de leurs terres (165). À partir de 1954, les techniques d'élimination de la révolte, qualifiée d'"événements" (165-166), sont des camps nommés centres de "rénovation rurale". Avec le même cynisme, les bidonvilles deviennent des "habitats spontanés" (170).

Le personnage de cet enfant, témoin-phare qui contemple les deux camps et veut comprendre pourquoi tout est bouleversé et qui s'exprime avec simplicité et rigueur, accentue la mordacité de l'ironie. De bons exemples sont Madame Lafrance ou Monsieur Si Laloi (chapitre xiv), résultats d'expressions entendues et non comprises. Cela montre bien l'échec de l'éducation dont "[l]es consignes sont claires. Proscrire la langue maternelle. À la rigueur, accepter les mots qui désignent des objets sans équivalent dans les pratiques culinaires et vestimentaires de la mère patrie: "chéchia, saroual, burnous, couscous, gandoura". Ils doivent apprendre à aimer la France en sa langue à elle. En ses ouvrages à elle" (58). Les consignes générales vont plus loin: "Ils doivent apprendre à respecter la grandeur de la France, à se montrer dignes des bienfaits de celle qui les reçoit en ces lieux dédiés au savoir, qui tente péniblement de les arracher à l'ignorance, à la barbarie et aux ténèbres moyenâgeuses dans lesquelles ils croupissent depuis des siècles" (id.). Notons la revanche de l'enfant qui n'arrive pas à prononcer "J'aime mon pays, la France" et finit en fin de classe par dire clairement: "j'aime mon pays", tout court... (id.).

Maïssa Bey décrit aussi l'exposition coloniale de mai 1931 (chap. xiv), paradigme de l'inconscience, de l'instinct de possession, et de l'annulation des principes révolutionnaires. Si les ethnologues et anthropologues ont le matériau vivant (118) à

Paris, ne seront-ils pas des scientifiques de pacotille s'ils l'acceptent hors contexte?

Une mention au chapitre x est incontournable car il offre un condensé de toutes les souffrances, injustices et violences du peuple algérien. L'enfant est témoin des persécutions, des désastres et des morts violentes de membres de sa famille et d'autres personnes connues, des destructions, des famines, des invasions de sauterelles, des extorsions, des exils forcés, des interdictions du culte, des opérations de lèse cimetière, des massacres de vieilles femmes, des enrôlements de force, de la mort du père au combat pour la France mais "il n'a pas pleuré". L'enfant symbolise la dignité et le courage du peuple algérien. Il est la personnification d'un pays innocent qui ne comprend pas ce qui lui arrive; il représente de même, la prise de conscience et l'éveil du peuple: le fatalisme qui émane de l'expression *mektoub*, c'était écrit, n'est plus valable pour lui. Cet enfant mythique récupère d'ailleurs l'histoire de son peuple une fois l'indépendance obtenue (chap. xxv).

Nous saluons donc cette œuvre originale présentée comme roman mais qui n'est pas, à notre avis, un roman dans le sens normatif, puisque *Pierre Sang Papier ou Cendre* se caractérise par une sorte d'absence fiction dans le sens d'une histoire racontée; nous trouvons plutôt une suite de réflexions et d'opinions qui mettent en jeu l'Histoire et ses acteurs en personnifiant la France et le peuple algérien en cet enfant qui vit 132 ans. Mais ce n'est pas un traité non plus à cause de la prégnance des scènes décrites, qui mettent en valeur le vécu malheureux des habitants du pays.